



Retrouvez et feuilletez des  
extraits de tous nos livres sur  
[www.infine-editions.fr](http://www.infine-editions.fr)

**Diffusion France**  
PROLIVRE Tél. 01 44 39 22 26  
Hachette LDS Tél. 01 30 66 20 66

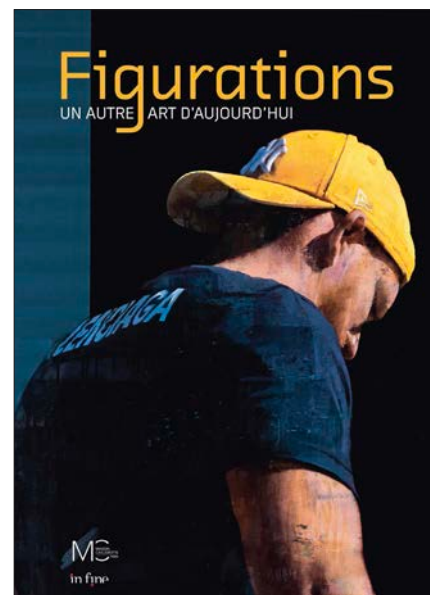
**Diffusion Export**  
Hachette Livre International  
Tél. 01 55 00 11 00

# FIGURATIONS

## UN AUTRE ART D'AUJOURD'HUI

SOUS LA DIRECTION  
DE GUY BOYER

Cet ouvrage a été réalisé à l'occasion de  
l'exposition « Figurations. Un autre art  
d'aujourd'hui » organisée à la Maison Caillebotte  
par la Ville de Yerres, du 13 mai au 22 octobre 2023.



### L'auteur :

**Guy Boyer**, Historien d'art et  
journaliste, est, depuis 2002, directeur  
de la rédaction de *Connaissance des  
Arts*. Il a été rédacteur en chef de  
*Beaux-Arts Magazine* jusqu'en 1996,  
puis directeur de la rédaction de la  
revue *L'Œil* de 1997 à 2001. Il anime  
deux fois par semaine une chronique  
sortie sur Radio Classique.

Depuis les années 1950, un pan figuratif de l'art contemporain s'est  
développé à l'ombre des avant-gardes. Négligé par les institutions  
muséales, il a néanmoins été défendu par des galeristes exigeants  
et a séduit un public de collectionneurs avertis et internationaux.

Ce travail du trait, de l'expression, de l'humain demande à être  
regardé désormais à l'aune du retour de la figuration que l'on  
peut constater actuellement. Accrochées dans la Ferme Ornée,  
une centaine d'œuvres choisies par le critique d'art Guy Boyer  
permettent de retrouver 35 artistes qui n'ont pas la place qu'ils  
méritent, comme Dado, Jean Rustin, Gilles Aillaud et Dominique  
Renson, ou qui ont été récemment remis en avant par des musées  
comme Sam Szafran, Susanne Hay et Pierre Skira. À l'Orangerie, une  
exposition contemporaine présente les nouvelles tendances de la  
figuration en France aujourd'hui avec douze artistes (six femmes  
et six hommes), exposés trois par trois pendant toute la durée de  
l'exposition principale.

Artistes exposés : Andrew Wyeth, Jacques Truphémus, Pierre Lesieur, Tibor  
Csernus, Jean Rustin, Leonardo Cremonini, Dado, Avigdor Arikha, Jürg Kreienbühl,  
Gilles Aillaud, Sam Szafran, Susanne Hay, Erik Desmazières, Pierre Skira, Astrid de  
La Forest, Malgorzata Pasko, Anna Metz, Marian Plug, Frans Pannekoek, Charles  
Donker, Dominique Renson, Olivier Masmonteil, François Bard, Jérôme Borel,  
Mouna Rebeiz, Romain Bernini, Gaël Davrinche, Youcef Korichi, Stéphane Belzère,  
Anahita Masoudi, Raymond Mason, Siemen Dijkstra, Gérard Schlosser, Bernard  
Rancillac, Catherine Viollet.



Marc-Alexis Baranes  
Directeur des éditions  
mabaranes@infine-editions.fr  
Tél. : 01 87 39 84 62  
mob. : 06 98 27 12 14

ou  
presse@infine-editions.fr  
www.infine-editions.fr



## Mille et une figurations

Guy Boyer

« Dans votre exposition "Figurations", vous devriez mettre le portraitiste Claudio Bravo, Pascal Vinardel pour ses vues de villes et Safet Zec pour ses natures mortes », me dit-il y a six mois un ami amateur de peinture. « Impossible de faire cette exposition sans avoir Antonio López Garcia et Irving Peilin », mixe-t-il l'un des peintres retenus dans cette liste d'artistes pourtant déjà longue. « N'oubliez pas Marc-Antoine Feir et Philippe Mohritz, un graveur formidable », complète un directeur de musée dont on taira le nom ici. « On pourrait mettre également des autportraits de Horst Janssen, les très rares pastels de Joerg Ortner et les gravures de Horst Antes ou de Jean-Pierre Velly », suggère l'un des membres du comité de réflexion à la première réunion préparatoire, qui s'est tenue en mai 2022. Vouloir évoquer les figurations qui se sont développées depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle en France et à l'étranger ainsi que les artistes figuratifs négligés par les institutions muséales ou en cours de reconnaissance tient en effet du défi impossible à relever tant le nombre de ces artistes est important, la documentation incomplète et les approches nombreuses. Pour tenter de cerner cet « autre art d'aujourd'hui », celui que l'on a pu voir et qui pourtant plaît aux amateurs d'art, nous avons imaginé une exposition en deux temps : une partie couvrant des années 1950 à 2000 et une partie très contemporaine. Nous avons d'abord décidé de

nous limiter à la peinture, au dessin et à la gravure, tout en évitant certaines figures majeures trop « historiques », de Giacometti à Balthus, tous encore actifs dans les premières décennies de la période choisie. Nous avons laissé de côté certains artistes bien « repérés », comme Peter Bielek, Zoran Music et Gérard de Palézieux, qui faisaient partie de notre première sélection. Zoran Music ayant déjà bénéficié d'une rétrospective au Grand Palais en 1995 et Gérard de Palézieux ayant été honoré par la Fondation Custodia en 2019. Nous avons également écarté des artistes d'envergure internationale comme Georg Baselitz, Marlene Dumas, Peter Döig, Alex Katz, Valerio Adami, Miquel Barceló, Gérard Garouste, Ernest Pignon-Ernest, Vincent Bloules, Philippe Favier, Philippe Cognée, Adrian Chenie ou Françoise Pétrovitch, dont les noms viennent immédiatement à l'esprit lorsque l'on parle de figuration. Pour la première section, nous nous sommes donc limités à trente-cinq noms, ce qui est déjà conséquent pour une exposition thématique. Pour les plus jeunes, Valérie Dupont-Aignan, la directrice de la Maison Calliboite à Yerres, a par ailleurs accepté de nous confier l'Orangerie pour exposer, trois par trois, douze jeunes artistes pour lesquels la figure et le dessin sont essentiels. L'accrochage de cette section va donc être renouvelé tous les mois et demi pour permettre à ces six artistes femmes et six artistes hommes de montrer une sélection représentative de leur travail.

### Une reconnaissance parfois récente

Pour rappeler que le thème longtemps négligé des figurations n'est pas sorti ex nihilo et qu'il

Leonardo Cremonini  
Les Corans du soleil (détail), 1967-1968.

11

### ANDREW WYETH

1917 : Naissance à Chad's Ford (Pennsylvanie) dans une famille de cinq enfants dont le père, N.C. Wyeth, est célèbre en tant qu'illustrateur de L'Élu du Inferno de Robert Louis Stevenson (1910) et L'île mystérieuse de Jules Verne (1913).

1932 : Se forme auprès de son père et se lance dans des paysages du Maine à l'œuvre à partir de 1936. Il peindra ensuite la peinture à la détrempe, technique ancienne mélangeant les pigments secs avec du jaune d'œuf.

1946 : Naissance de son deuxième fils Jamie, qui devient célèbre pour ses portraits de John F. Kennedy, Andy Warhol et Raouf Noueuv.

1948 : Peint *Christina's World* (Museum of Modern Art, New York), représentant une femme handicapée à l'onglée dans l'herbe à l'été de colline.

1951 : Atteint d'une infection pulmonaire, subit une opération qui lui laisse de lourdes séquelles.

1970-1985 : Peint en secret des nus d'une de ses sœurs tout en poursuivant sa production de portraits et de paysages.

1976 : Rétrospective au Metropolitan Museum of Art de New York.

1977 : élu à l'Académie des beaux-arts de Paris.

1981 : Exposition à la galerie Claude Bernart, à Paris. Unique exposition en France.

2009 : Décède là où il est né, à Chad's Ford.

### Bibliographie sélective

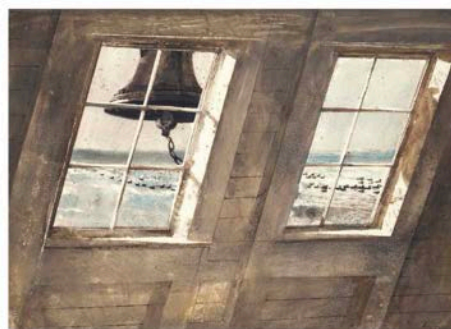
Andrew Wyeth, catalogue de l'exposition de la Royal Academy of Arts de Londres, The Hailwood Press, 1983.

Anne Clasen Knutson, Andrew Wyeth, Memory and Magic, catalogue de l'exposition du High Museum of Art d'Atlanta et du Philadelphia Museum of Art, Rizzoli, 2016.

The Wyeths, trois générations d'artistes américains, Collection Bank of America Merrill Lynch, catalogue de l'exposition à la Fondation Mora Blumarck, 2011.

## Le réalisme symboliste d'Andrew Wyeth

« Se mettre au niveau des objets, devenir l'objet lui-même », telle est la leçon professée par Andrew Wyeth, reprenant ainsi celle du maître de son père, Howard Pyle, qui disait, cinquante ans auparavant : « Ne vous contentez pas de peindre la manche de l'habit, soyez le bras ». C'est en effet en s'identifiant à la réalité que Wyeth parvient à traduire en peinture le mouvement imperceptible de l'herbe qui bouge au moindre souffle du vent, la fixité tétue du jeune taureau qui se réchauffe au premier rayon du soleil, l'intensité du regard de Nogeeshik, l'Indien aux bras croisés qui vous transperce de son regard impassible. Ses crayons ou aquarelles sur papier tout comme ses détrempe à l'œuf sur panneau fascinent par leur précision dans le détail et leur capacité à concentrer l'attention sur un point particulier. Ainsi du *Portrait d'Anno Christina* (1957) qui s'appesantit sur sa lèvres supérieure tombante, sur sa mèche plaquée et son regard par en dessous. Ainsi de *French Twist* (Chignon) de 1969 qui, contrairement au titre de l'œuvre, ne souligne pas la nuque du modèle et sa coiffure mais attire inévitablement le regard vers le centre nodal de l'œuvre, sur la main qui s'agrippe d'un geste nerveux au rebord de la table en bois. Les portraits d'Andrew Wyeth sont sans doute les plus remarquables travaux de ce réaliste dont les œuvres disent beaucoup plus qu'elles ne montrent. Comment oublier les yeux tristes du gamin tenant ses genoux dans ses bras, perdu dans un champ qui remonte jusqu'au rebord extrême de la toile dans *Faraway* (Au loin) ? Comment ne pas s'interroger sur le vide placé entre les deux époux Kuerner quand on sait que le mari, armé ici d'une longue carabine, s'éloigne sans un regard de sa femme atteinte de troubles mentaux ? Comment faire abstraction de l'ombre du vieux Nat, qui s'agite sur le mur désespérément blanc comme un dernier sursaut de vie ? Parfois, les lieux peints par Andrew Wyeth, comme ce bord d'océan vu d'un phare, à la cloche désespérément silencieuse, sont les portraits des absents. Recueillement, enfermement, solitude. Sotto voce et par l'intermédiaire de symboles indicibles, Wyeth traduit en images notre monde d'aujourd'hui. En cela, il est le précurseur d'une longue lignée d'artistes qui court jusqu'à aujourd'hui.



Rift of Eider [Le Radeau d'Eider], 1979, gouache sur papier, 53 x 74 cm. Collection particulière.

22

23



Marc-Alexis Baranes  
Directeur des éditions  
mabaranes@infine-editions.fr  
Tél. : 01 87 39 84 62  
mob. : 06 98 27 12 14

ou  
presse@infine-editions.fr  
www.infine-editions.fr

**JACQUES TRUPHÉMUS**

1922 : Naissance à Grenoble.  
1941 : Suit les cours de l'école des beaux-arts de Lyon après avoir été encouragé dans ce voie de la peinture par André-Farcy, le directeur du musée de Grenoble.  
1947 : Après la guerre, dessine à Paris à la Grande Chaumière tout en travaillant comme vendeur de nuit.  
1955 : S'installe dans l'atelier du peintre Étienne Morillon à Lyon, précédemment occupé par les peintres Paul Borel et Florentin Servan, atelier qu'il conserve jusqu'à la fin de sa vie.  
1957 : Obtient le Prix de la jeune peinture méditerranéenne à Nice. Contact avec la galerie Rousselot jusqu'en 1968.  
1970 : Peint de nombreux tableaux de la ville de Lyon et ses cafés, notamment pour le restaurant Henry, à Lyon.  
1985 : Illustre *Vol Involocable*, poème de Pierre Étiemble, et *Londoniennes* de Louis Calaferte.  
1986 : Exposition au musée des Beaux-Arts de Lyon.  
1990 : Première des neuf expositions à la galerie Claude Bernard, à Paris.  
2004 : Rétrospective au musée Paul Driot de Villefranche-sur-Saône.  
2017 : Exposition à la Maison Callebotte de Yerres montée par Valérie Dupont-Aignan et Nicolas Sainte Fare Garnot. Décès à Lyon.

**Bibliographie sélective**  
Bernard Clavel, Charles Juliet, Jean-Jacques Larrat et René Girard, Jacques Truphémus, éditions du Verseau / La Bibliothèque des Arts, 1985.  
Jacques Truphémus, catalogue de l'exposition au musée des Beaux-Arts de Lyon, 1986.  
Yves Bonnefoy et Denis Lafay, Jacques Truphémus, RH éditions, 2011.  
Jacques Truphémus, L'infini révisé, sous la direction de Nicolas Sainte Fare Garnot, catalogue de l'exposition à la Maison Callebotte, 2017.

**Dans la blancheur de Jacques Truphémus**

Il y a six ans, dans cette même Ferme ornée de Yerres, se tenait une magnifique rétrospective dédiée à Jacques Truphémus. Celui-ci, déjà âgé de 94 ans, avait pu admirer le travail accompli autour de son œuvre qui mit beaucoup de temps à être considéré autrement qu'appartenant à l'école lyonnaise. Aujourd'hui, il importe de le replacer dans un contexte plus large, de voir sa peinture et ses pastels à l'aune d'une production internationale marquée par les mêmes interrogations sur le dessin, sur la couleur, sur la place majeure de la peinture. Nicolas Sainte Fare Garnot, le commissaire de cette exposition, avait choisi d'organiser le parcours autour des grands thèmes de son travail : autportraits et vues d'ateliers, scènes lyonnaises, Cevennes, natures mortes, portraits d'Almée Laurens (qu'il a épousée en 1950) et nouvellistes, rapatriant à la fin de sa longue carrière des compositions plus anciennes. Aujourd'hui, une fois cette analyse rétrospective effectuée, il est possible de choisir parmi ces toiles séduisantes et sensuelles un angle particulier déjà abordé par le musée de l'abbaye Saint-Claude en 2014 : les blancs et la disparition du motif dans la saturation de la lumière. Dix ans auparavant, le peintre s'expliquait sur cet amour pour tous les blancs possibles : « Mais ce qui m'intéresse surtout ce sont les blancs de mon atelier... Ceux des rideaux et ceux des murs et le retour d'un blanc tournant au bleu fragile de ce mur revenant vers mon atelier. Tous ces blancs avec parfois une touche de rose ou de gris léger de stigmatisé. » Il n'y a pas lieu ici de chercher une quelconque recherche radicale et spirituelle à la Malevitch, pas plus que formelle à la Robert Ryman. Depuis son voyage au Japon en 1970, Jacques Truphémus veut traduire en peinture la lumière éclatante, celle qui illumine un paysage, celle qui traverse la verrière de l'atelier, celle qui glisse sous la porte, celle qui joue avec les corps pendants la sieste mais qui peut aussi dissoudre la réalité. Lumière douce et opalescente, lumière chaude et enveloppante, lumière crue qui bleuit les formes. « L'omniprésente lumière est l'aspect le plus remarquable de la peinture de Truphémus, confirme le poète Yves Bonnefoy. Lumière sans point d'origine, sans souci d'ombres portées, sans exercice des pouvoirs qui seraient les siens dans l'espace, sans heures ni saisons, mais qui, de par leur dedans, semble émaner de toute chose et de tout être. »



Le Verdier de l'été, 1977, huile sur toile, 59,9 x 59,8 cm Inv. 1979-74, musée des Beaux-Arts de Lyon

**DADO**

1933 : Naissance de Miroslav Djurić (prononcer Djouitch) à Cetinje, au Monténégro (royaume de Yougoslavie).  
1941 : Première fresque murale dans la maison natale.  
1952 : Formation à l'Académie des beaux-arts de Belgrade auprès de l'artiste serbe Marko Čačević.  
1956 : Première exposition au Salon de Ripka (Croatie), Part à Paris, travaille dans le bâtiment, rencontre Jean Dubuffet et Matta, puis le marchand Daniel Cordier (qui lui organise sa première exposition en galerie en 1958) et Bernard Ricciohot (sujet) il éléda un hommage peint après le suicide de celui-ci).  
1962 : Rencontre l'artiste Hesse à New York et Ripkou.  
1970 : Rétrospective au Centre national d'art contemporain, à Paris.  
1981 : Exposition des dessins et collages au cabinet d'Art graphique du Musée national d'art moderne.  
1989 : Après l'incendie de son atelier d'Hérival, réalise des sculptures polychromes à partir d'objets et d'éléments domestiques rendus inutilisables par le feu.  
1991 : Participe à la première Biennale d'art contemporain de Cetinje. Création du « art-musée Dado », qui deviendra en 2002 l'atelier Dado dépendant du Musée national d'art contemporain.  
1994-1997 : Travaille dans l'ancienne cave viticole des Orpellières près de Sérignan.  
1999 : Décore les murs de la chapelle Saint-Luc à Gisors.  
2003 : Travaille dans le blockhaus de Fécamp, propriété du fondateur Régis Bocquel.  
2009 : Représente le Monténégro à la 53<sup>e</sup> Biennale d'art contemporain de Venise.  
2010 : Décès à Portofino.

**Bibliographie sélective**  
Pierre Barouze et Gaëtan Picon, Dado, catalogue de l'exposition au musée Ingres de Montauban, 1984.  
Aline Bosquet, Dado, éditions de la Différence, 1991.  
Alexia Voiz, Harry Bellet et Michael Poppiatt, Dado Horvath, catalogue de l'exposition à l'abbaye d'Auberive, 2016.

**La vie grouillante selon Dado**

Évoquant, dans le catalogue de la première rétrospective de Dado en France, ses tableaux peuplés « de vrais enfants sains et joufflus », le poète Georges Limbour s'interroge comme tous les spectateurs devant ces formes énigmatiques : « Ce monde de chair fraîche et de corps d'hôpital, est-ce l'éclosion de la vie, et déjà son malheur et sa destruction ? » Entre grouillement de la vie et descente aux enfers, ces grandes toiles, parfois réunies en polyptyques, résonnent d'abord comme des échos aux atrocités de la Seconde Guerre mondiale en Yougoslavie, où le jeune homme a passé son enfance. Comment n'être pas marqué par ces visions d'horreur lorsque, adolescent, un ami est tué d'un coup de fusil de chasse en pleine tête, que deux résistants sont exécutés sur la place de sa ville natale et que sa mère meurt en couches... Un peu plus tard, pour peindre, il doit utiliser les toiles à matelas des lits de l'hôpital où son père travaille. La peinture de Dado imprime l'histoire comme un suaire. Pour ces toiles chargées de figures et de dépouilles, son marchand Daniel Cordier parle de « peinture de cataclysme », les critiques Pierre Barouze, Marc Le Bot et Michaël Poppiatt de « vision de limbes », de « métaphores du corps obscur », de « chaire en déliquescence ». On le voit, le monde de Dado vacille entre vie et mort, entre début et fin, entre chute et rédemption. Mais ce chaos humain n'est pas sorti de rien. On y retrouve Bosch, Brueghel et Grünewald. On y voit la vie grouillante comme dans les fables flamandes, on y perçoit la mort roder comme dans les danses macabres, on y comprend la vie le plus forte comme dans le Retable d'Issenheim. À la fin des années 1950, les personnages prennent des allures de blocs spongieux, se pétrifient. À l'époque de Lo Lapine, ils se teignent de couleurs irréelles, « rose clémentine et bleu lavande » pour reprendre la formule de son marchand Daniel Cordier. Les compositions sont des champs de bataille, surréalistes, à la Tanguy, à la Matta, avec des armées d'êtres globuleux, de monstres baveux, de fétus menaçants. Ensuite, les bleus deviennent abyssaux, les rouges sanguins. De la plaie suintante surgit pourtant la vie.



Lo Lapine, 1964, huile sur toile, 250 x 148 cm Inv. 604, abbaye d'Auberive

Marc-Alexis Baranes  
Directeur des éditions  
mabaranes@infine-editions.fr  
Tél. : 01 87 39 84 62  
mob. : 06 98 27 12 14

ou  
presse@infine-editions.fr  
www.infine-editions.fr

**AVIGDOR ARIKHA**

1929 : Naissance à Radcuti (Bucovine-Roumanie) d'Avigdor Dragacz (son nom a été changé en Arikha à son entrée en Palestine) de parents juifs germanophones.  
1941-1944 : Interné dans un camp de concentration en Transnistrie, où son père meurt.  
1946 : Suit les cours de l'École des beaux-arts Bezalel à Jérusalem. Brevet gravement deux ans plus tard en combattant pour la création d'Israël.  
1948 : Bourse d'études aux Beaux-Arts de Paris.  
1954 : S'inscrit définitivement en France.  
1956 : Abandonne l'abstraction, sur les conseils d'Alberto Giacometti, et se passionne pour la figuration. Rencontre Samuel Beckett.  
1966 : Choc en voyant La Résurrection de Lecteur de Courage au Louvre.  
1987 : Grand Prix des Arts de la Ville de Paris.  
1992 : Est chargé par la BBC de réaliser un documentaire sur Wassily Kandinsky.  
2008 : Retrospective au Museo Thyssen-Bornemisza.  
2010 : Décès à Paris.

**Bibliographie sélective**  
Barbara Rose, Samuel Beckett, Avigdor Arikha, Dessins 1955-1970, catalogue de l'exposition au Centre national d'art contemporain, 1973.  
Guillaume Sorens, Arikha, catalogue de l'exposition au Museo Thyssen-Bornemisza de Madrid, 2008.  
Marie-Cécile Pliester, Jean Clair, Jean-Pierre Cuzin, Fichet Lacotte, Hubert Protot et Didier Sicard, « Hommage à Avigdor Arikha (1929-2010) », Nouvelles de l'estampe, 2010.  
Avigdor Arikha, Peinture et regard. Écrits sur l'art, 1955-2008, éditions Hermann, 2010.  
Avigdor Arikha, catalogue de l'exposition à la galerie Perrier, 2022.

**Avigdor Arikha et le moi thérapeutique**

Au sein d'une production riche en portraits, natures mortes et vues d'intérieurs, il est une série particulière d'Avigdor Arikha qui doit retenir l'attention : celle des autoportraits, commencée alors que l'artiste dépasse déjà les soixante ans. Comme son illustre prédécesseur Rembrandt, il se portraiture dans toutes les positions et toutes les tenues, mais sans excès. On le voit debout, face au cheval, en tablier bleu, en train de peindre à la manière des grands maîtres classiques pour affirmer leur métier. On reconnaît ses traits dans la petite glace ronde du personnage de dos dans Solleudo (1988), étrange inclusion fonctionnant comme un rétroviseur, et dans l'incroyable Intérieur d'atelier avec miroir, peinture dans la peinture à la manière des *Ménines* de Velasquez, son peintre favori. Avigdor Arikha semble pensif dans son autoportrait, conservé aux Offices de Florence, brandissant son livre polémique où son nom apparaît en lettres capitales sur la couverture rouge. Plus bravahe encore, il s'affiche régulièrement nu, rejoignant la longue lignée d'artistes ayant osé montrer leur corps sans vêtements. Comme Albrecht Dürer au début du XVI<sup>e</sup> siècle, Louis Finson au XVII<sup>e</sup>, Jean-Baptiste Frénet au milieu du XIX<sup>e</sup>, Egon Schiele au début du XX<sup>e</sup>, Lucian Freud ou Bernard Dufour au milieu du XX<sup>e</sup>. Pourtant, la représentation de son corps par un artiste n'est pas chose aisée et ses prédécesseurs ne sont pas très nombreux à s'être essayés à exhiber leurs silhouettes, surtout lorsque celles-ci s'empâtent au fil des ans. Pourtant, l'artiste israélien fait fi des défauts de son corps, de ses fines épaules, de son buste devenu trop large, de sa poitrine tombante. Il accepte ses transformations corporelles, exhibe sa chair couperçobée, les plis de son cou, son front qui se dégarmit. Cette série d'autoportraits sans concessions ressemble à une sorte de thérapie pour celui qui a connu les camps où les corps ont été maltraités, bafoués, voire sacrifiés.



Intérieur d'atelier avec miroir, 1967, huile sur toile, 162 x 130 cm inv. C.03.25, musée Canina, Marseille

**SAM SZAFRAN**

1934 : Naissance de Sami Max Berger à Paris dans une famille juive polonaise.  
1942 : Échappe à la rafle du Vel' d'Hiv mais est emmené à Drancy et libéré peu après.  
1948 : S'inscrit en Australie chez son oncle. Nombreux emplois, de commis chez un charcutier à apprenti rechangeur dans une manufacture de vélos.  
1951 : Rentre en France où il s'inscrit aux cours de dessin de la Ville de Paris. Rencontre des artistes tels que Rosine Drevet, Pierre Deltre, Jean Ipoustoguy et Antoni Clavé.  
1956 : Première exposition personnelle organisée à la galerie Kerckhof, puis participe à l'exposition « La Main, Sculptures » à la galerie Claude Bernard, à Paris.  
1970 : Première des neuf expositions à la galerie Claude Bernard, à Paris.  
1972 : Participe au collectif qui fonde l'imprimerie Belilid.  
1974 : S'inscrit dans une ancienne fonderie de métaux, à Malakoff.  
1983 : Grand Prix des arts de la Ville de Paris.  
1989-2000 : Retrospective à la Fondation Pierre Gianadda à Martigny, à la Fondation Paeplitz de Saint-Paul-de-Vence et au musée de la Vie romantique, à Paris.  
2013 : Exposition à la Fondation Pierre Gianadda, à Martigny.  
2017 : Exposition « Arboreoscences » au Domaine de Chaumont-sur-Loire.  
2018 : Décès à Malakoff.  
2022 : Exposition à l'Orangerie des Tuileries.

**Bibliographie sélective**  
Jean Clair, Sam Szafraan, Skira, 1996.  
Vincent Bébert, Conversation avec Sam Szafraan, Rich et souvenirs d'une œuvre, El Viso, 2021.  
Sam Szafraan, Obsessions d'un peintre, sous la direction de Julia Drost avec Sophie Eloy, catalogue de l'exposition à l'Orangerie des Tuileries, Flammarion, 2022.  
Daniel Marchesseau, Szafraan dans les collections de la Fondation, Fondation Pierre Gianadda, 2022.

**Les chaos en expansion de Sam Szafraan**

Son « chaos », comme le définissait lui-même Sam Szafraan, de l'atelier de Malakoff est l'acmé de plusieurs séries débutées dès la fin des années 1960. Outil s'agisse de l'atelier du Champ de Mars, où la pluie et la neige ravagent l'ordre de la pièce, ou de l'atelier de la rue de Crussol, avec ses chaises retournées le long des murs, son tub à la Degas, ses livres entrouverts et son poêle à charbon, tout ces lieux hantent la production d'un artiste rassuré par une accumulation de détails définissant au mieux son espace de travail et son refuge. Et ces détails y sont organisés avec un point de vue particulier. Pour ses variations autour d'un escalier ou pour ses vues de villes, Sam Szafraan choisit le grand angle et, comme David Hockney, assemble des polaroids de détails pris à différents niveaux pour pouvoir représenter le dessus et le dessous de la cage d'escalier, les vues frontales et en plongée de la rue et des files de voitures. « Puis il y a un saut dans l'univers du végétal, explique l'écrivain James Lord en 1987 lors d'une exposition d'aquarelles à la galerie Claude Bernard. Des plantes ! Des juxtapositions à l'infini de feuilles avec leur palpitation, leur perfection et profusion à la limite du perceptible, chaque feuille enluminée dans l'air vibrant, avec une précision jardinière. » Dans cette jungle de philodendrons Monstera et d'aralis, Sam Szafraan perd sa femme Lilette, aimablement installée sur un banc de jardin aux courbes Modern Style. Prenant et reprenant sa composition déséquilibrée (d'un côté le monstrueux feuillage végétal, de l'autre le pauvre modèle pensif!), il cherche à épouser ce motif. Pastels et fusains sur papier où le bleu cherche à gagner de l'espace sur le noir et blanc, pastels seuls sur papier où le manteau japonais de Lilette rivalise avec les boîtes de bâtonnets de pastel, aquarelles et pastels sur papier où le vert du feuillage envahit progressivement toute la surface de la feuille blanche qui elle-même devient de plus en plus vaste, puis aquarelles et pastels sur soie aux reflets mordorés où la végétation sature tout l'espace vital de l'impassible Lilette. L'escalier, la ville et l'atelier sont des chaos en expansion, stoppés dans leur croissance à un moment donné, mais symboles de vie et de liberté.



Atelier au feuillage avec Claude Bernard, 1971, pastel et fusain sur carton, 118 x 79 cm Collection particulière



Marc-Alexis Baranes  
Directeur des éditions  
mabaranes@infine-editions.fr  
Tél. : 01 87 39 84 62  
mob. : 06 98 27 12 14

ou  
presse@infine-editions.fr  
www.infine-editions.fr

**GILLES AILLAUD**

1928 : Naissance à Paris. Son père est l'architecte Émile Aillaud, l'auteur de grands ensembles HPL comme les Quartiers à Partir ou les Tours Nuares à Nanterre.

1946-1948 : Études de philosophie tout en pratiquant la peinture et le dessin.

1952 : Première exposition à la galerie Neepce, à Paris.

1964 : Entre au Salon de la jeune peinture où il défend une peinture figurative différente.

1968 : Participe à la création de l'Atelier populaire des beaux-arts.

1971 : Exposition personnelle à l'ARC/musée d'art moderne de la Ville de Paris.

1972 : Réalise les décors et les costumes pour Dans la jungle des villes de Bertolt Brecht.

1974 : Exposition à la galerie Claude Bernard, à Paris.

1975 : Décors de Faust de Goethe avec Eduardo Arroyo.

1976 : Expose à la Biennale de Venise.

1980 : Exposition « La Proche et le Lointain » à l'ARC/musée d'art moderne de la Ville de Paris.

1991 : Rétrospective au Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía, à Madrid.

1993 : Exposition « Humanités animales » au musée Henri Martin de Cahors.

2005 : Décès à Paris.

2023 : Rétrospective au Centre Pompidou, à Paris.

**Bibliographie sélective**  
Gilles Aillaud, John Berger, Michel Sager et Catherine Thieck, *La Proche et le Lointain*, éditions du Regard, 1993.

Nicolas Pesquière, Gilles Aillaud, André Dimanche éditeur, 2001.

Gilles Aillaud, *La jungle des villes*, sous la direction de Didier Oettinger, éditions Actes-Sud, 2003.

Jean-Christophe Bailly, Gilles Aillaud, André Dimanche éditeur, 2005.

Gilles Aillaud, *Pierre ensourée de chutes*, L'Atelier contemporain et éditions Loevenbruck, 2022.

**Dans les prisons de Gilles Aillaud**

Laissons volontairement de côté les vues de savane au Kenya, les panoramiques de plages bretonnes à marée basse et les ciels d'azur traversés de vols d'oiseaux. Concentrons-nous sur les cages desceller des années 1960, sur les zoos pléigeant dans leurs filets et leurs cellules des animaux de toutes sortes. Crocodiles, lycéons, perroquets et mangoustes, animaux à poils ou à plumes, reptiles, mammifères et volatiles venus de tous les coins de la planète se retrouvent enfermés dans ces prisons modernes. Ils sont coincés physiquement dans ces espaces clos et vides, sans gardien ni visiteur. Ils sont également coincés picturalement, hissés sur des plateformes de carrelage, plaqués contre les murs de leurs cellules, adhérent à une branche, posés sur un caillou, cernés par les vagues de leurs bassins. Pourtant, ces animaux dévotionnels, ces bêtes de zoo s'imposent par leur présence, même tronquée. « Fric au piège des hommes qu'il fascine, commente l'écrivain Jean-Christophe Bailly, l'animal résiste comme il peut, en étant lui-même, en n'étant que lui-même. » De chaque animal, Gilles Aillaud présente les caractéristiques picturales. Du serpent dans l'eau, il retient les méandres luisants. Pour l'hippopotame, il propose une vue en plongée mettant en valeur les yeux et les toutes petites oreilles sortant de l'eau. Des porcs-épics, il magnifie la couronne d'aiguilles tachetées puis blanches. Dans Rhinocéros, eau et rochers, il détaille la carasse un peu flasque du pachyderme laissant deviner les côtes et la colonne vertébrale. Il souligne la corne coupée. Il assortit l'animal aux reflets bleutés et verdâtres du mur de la fosse aux étranges découpes. Dans Serpent assottie, il oppose les courbes du reptile aux murs raides et froids de sa cage inhumaine. Le rhinocéros et le serpent, comme l'éléphant, le lion ou les tigres dans leurs toiles respectives, se fondent dans leur prison sans charme, abandonnés à leur solitude et au silence de mort.



Rhinocéros, eau et rochers, 1969, huile-sur-toile, 200 x 150 cm. Collection Adrien et Alex Saportis, Paris.

**LEONARDO CREMONINI**

1925 : Naissance à Bologne (Italie) dans une famille d'art, Luigi, est chimiste et peintre.

1936 : Vit en Calabre, lorsque son père est tué à Paola, et découvre la lumière du sud de l'Italie.

1941 : Étudie à l'Accademia des beaux-arts de Bologne, puis à l'Accademia di Brera, à Milan.

1951 : S'installe à Paris, alternant avec de longs séjours à Salsomaggiore, à Forlò d'Ichia et dans les zones Éoliennes. Première exposition personnelle au centre d'art italien de Paris.

1964 : Expose à la Biennale de Venise et reçoit, l'année suivante, le prix de la Biennale de San Marino.

1970 : Exposition au musée d'Art moderne de la Ville de Paris.

1979 : Première des sept expositions à la galerie Claude Bernard, à Paris.

1983-1992 : Chef d'atelier de peinture aux Beaux-Arts de Paris.

2010 : Décès à Paris.

**Bibliographie sélective**  
Jacques Brosse, Pierre Emmanuel, Annette Michelson, Fran Carac-Sérou, Louis Althusser, Michel Butor, Pierre Leonard, Émile Langui, Marc Le Bot, Michel Troche, Alberto Moravia, Pierre Gaudibert, Gilbert Laccasa, Alain Jouffroy et Geneviève Brezette, Cremonini, éditions Belfond, 1979.

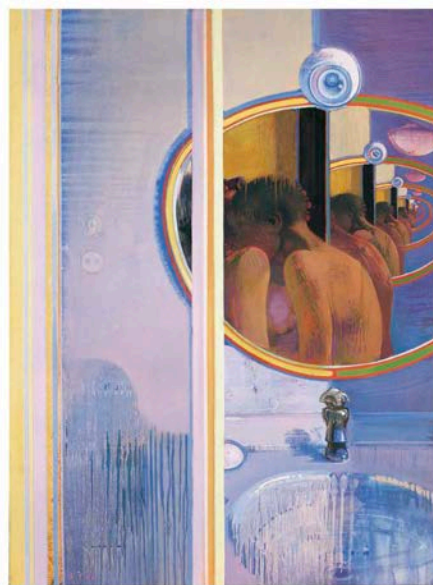
Pierre Gaudibert, Cremonini, Douze ans de peinture 1970-1992, catalogue de l'exposition au musée de Grenoble, 1983.

Umberto Eco, Italo Calvino, Régis Debray, Adriano Bacchielli et Peter Weiermair, Cremonini 1953-2003, catalogue de l'exposition à la Pinacoteca Nazionale di Bologna, Artiere Edizioni, 2003.

William Rubin, Lorenzo Carova, Linda Wolf-Simon, Leonardo Cremonini, *Telexes Monumentality*, Paintings from The William Laidly Dryfus Foundation, catalogue du musée de l'université de Fairfield, Connecticut, 2016.

**Le bonheur menacé de Leonardo Cremonini**

Que William Rubin, Louis Althusser, Dino Buzzati, Alberto Moravia, Michel Butor, Giuliano Briganti et Alain Jouffroy aient pu écrire sur l'œuvre de Leonardo Cremonini, un artiste aujourd'hui si oublié, devrait nous faire réfléchir. Tous ces conservateurs de musée, philosophes, écrivains et historiens de l'art devaient bien reconnaître des qualités à la peinture de ce Bolognais installé à Paris pour parler de ses hallucinations (Gualdo Giarra), de ses rêves en cage (Pierre Mazars) ou de sa cruauté sensorielle (Viola Robertson). Même s'il a toujours revendiqué son appartenance à la catégorie des artistes politiquement engagés, son art est avant tout l'analyse de la vie quotidienne, de la solitude au voyeurisme, de la communication au conflit. Dès les années 1960, Cremonini met en place un jeu de structures spatiales constituées de cloisons, fenêtres et miroirs, qui trouble la lecture de ses toiles par des profondeurs inattendues, des ouvertures lumineuses, des perspectives inversées. À ces propositions dehors/dedans et devant/derrrière, il ajoute des contrastes de couleurs chaudes/froides et des zones lisses/texturées. À une figuration très lisible et accessible, il entremêle des signes de terrain, parfois diaboliques ou de douleur. « D'abord un dessin sec, tendu, elliptique dans sa description de l'essentiel, qui décape le réel en repoussant l'informe, commente le directeur du musée de Grenoble Pierre Gaudibert en 1983. Œuvre en soi, il sert de socle premier que vient renforcer sur la toile l'éclat d'une lumière cristalline, enfin une marqueterie colorée somptueuse, raffinée, poussée parfois jusqu'à la grâce. » Des bords de Méditerranée, il ramène des scènes de plage, de loisirs et de siestes baignées d'une calme étrangeté. Les Écrans du soleil, par exemple, opposent une architecture orthogonale et légère de pergola aux corps étendus sur des transats en désordre. Dans *Alle spoglie del desiderio*, le miroir ovale devient visage et reflète à l'infini un couple amoureux. Un monde fait d'incertitude et de menace mais aux couleurs du soleil et du bonheur.



Alle spoglie del desiderio (Au dos du désir), 1968, huile et tempera sur toile, 130,5 x 97,3 cm. FGA-SA-Cromo-0201, Fondation Gaudier pour l'Art, Grenoble.

**SIEMEN DIJKSTRA**

1968 : Naissance à Den Heider (Pays-Bas) dans une famille d'art et le père Theo collectionne les outils préhistoriques en pierre.  
1986-1991 : Études à l'Académie Minerva de Groningue où il apprend la gravure sur bois. Reste deux années supplémentaires pour obtenir le certificat d'aptitude professionnelle de professeur de dessin.  
1993 : Retourne habiter dans la ferme de Dwingeloo que ses parents viennent d'acheter.  
2006 : Exposition au Drents Museum, à Assen.  
2020 : Exposition à la Fondation Custodia, à Paris.  
2022 : Prix de gravure Mario Avati de l'Académie des beaux-arts.

**Bibliographie sélective**  
Catalogue de l'exposition au Drents Museum d'Assen, 2006.  
Der Lijften en Dijksten van der Wai, Siemen Dijkstra. A bois perdu. catalogue de l'exposition à la Fondation Custodia, 2022.

**Siemen Dijkstra archive le paysage**

Alors que l'on parle de notre monde menacé à longueur de rapports scientifiques et de journaux télévisés, le Hollandais Siemen Dijkstra semble ne vouloir montrer dans ses aquarelles et ses gravures sur bois polychromes qu'une nature immuable, éternellement belle, loin de toute agression humaine contre son intégrité. Tous les jours, il fait des balades à pied dans la campagne qui ceint son atelier de Dwingeloo, dans la province de la Drenthe. Sur sa planche à dessin, il s'efforce de traduire en images ces paysages de forêts et de tourbières en dimensions panoramiques où le champ de vision se déforme à force de vouloir trop embrasser, comme si la pupille de l'artiste avait été remplacée par un appareil photographique grand angle. Aussi, les arbres ploient de part et d'autre de la route, les champs se croisent et les vallons se dressent sur les bords de la feuille, la ligne d'horizon reste stable mais les premiers plans prennent une force démesurée. Pourtant, à feuilleter l'ensemble de son œuvre, on s'aperçoit que sous cette apparence paisible se cachent des remarques inquiétantes sur les changements de l'environnement naturel. Prenons la gravure *Quercus Drentia* (2019), montrant un chêne robuste et très ancien. Le sous-titre précise que celui-ci « a survécu au remembrement. Reliquat d'une époque révolue ». L'artiste veut ainsi souligner la transformation du décor naturel, la disparition des talus et des haies, et devient peu à peu « un archiviste de paysages », « un militant artistique ». Plus engagé encore, en 2013, il montre une route droite bordée d'arbres, le chemin Kraloërweg. Quelques jours après, il dessine le même point de vue mais avec les arbres abattus, comme des morts gisant des deux côtés du chemin. Un parallèle terrible. Un constat sans appel. Voyant l'abattage des arbres du Dwingelderveld et la transformation des terres arables en landes, il écrit : « Je ne suis pas un opposant déclaré au réaménagement de la nature mais comprendre que le paysage de ma jeunesse a définitivement changé de visage n'est pas une chose à laquelle je peux me résigner d'une minute à l'autre ». Pour consigner ces mutations, Siemen Dijkstra s'est obligé à dessiner chaque parcelle de ces lieux bien-aimés, à réaliser une aquarelle par jour, à traquer l'impact des saisons sur le paysage, à enregistrer les espaces menacés. Une manière de garder pour toujours cette nature qu'il voudrait immuable.



Holvenen, velden vol Eriophorum  
[Holvenen, champs d'Eriophorum], 2020,  
gravure sur bois en couleurs, 50 x 102 cm  
inv. 2020-F-109, Fondation Custodia,  
collection Félix Lugi, Paris



De Bork, 2017, gravure sur bois en couleurs, 39 x 82 cm  
inv. 2020-F-192, Fondation Custodia, collection Félix Lugi, Paris



Marc-Alexis Baranes  
Directeur des éditions  
mabaranes@infine-editions.fr  
Tél. : 01 87 39 84 62  
mob. : 06 98 27 12 14

ou  
presse@infine-editions.fr  
www.infine-editions.fr

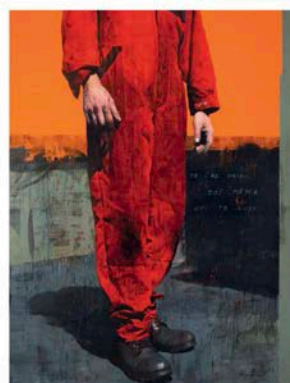
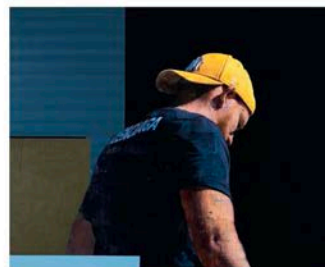
**FRANÇOIS BARD**

1958 : Naissance à Lille.  
1976-1980 : Études aux Beaux-Arts de Paris dont il obtient le diplôme.  
1979 : Participe au Salon de la jeune peinture.  
1988-1990 : Pensionnaire à la Casa de Velázquez de Madrid.  
1990 : Prix Belemont.  
1990-2000 : Enseigne la peinture aux Ateliers beaux-arts de la Ville de Paris.  
2011 : Première exposition personnelle à la galerie Olivier Waltman, suivies d'autres chaque année à Paris, Londres et Miami.  
2018 : Collaboration avec Kris Van Assche pour Dior.  
2019 : Participe à l'exposition « Liberté, Liberté chérie » à l'Espace Lympia de Nice.  
2021 : Exposition « Moi, Je » au château-musée Grimaldi de Cagnes-sur-Mer.  
2022 : Exposition « Exposé », centre culture de Saint-Raphaël.  
2023 : Exposition à la galerie Olivier Waltman Marais.

**Bibliographie sélective**  
Romain Douglé, Renaud Faroux, Wendy Y. Brazier et Shepharlie Pioda, François Bard : Propagande du réel, éditions Somogy, 2017.  
Cyrille Gouyette et Shepharlie Pioda, François Bard. Dans l'ombre de l'autre, éditions Maktrop, 2021.

**L'humanité solitaire de François Bard**

Pour certains visiteurs face à ses tableaux monumentaux figurant dans des expositions collectives ou sur les stands de la galerie Olivier Waltman, le travail de François Bard s'apparente à de l'hyperréalisme. Pourtant, celui-ci n'a rien à voir avec le mouvement américain dont la peinture recherche la reproduction minutieuse du réel. Les toiles de François Bard, pleines de personnages encapuchonnés, de chiens et de fleurs sur fond noir, n'appartiennent surtout pas à cette transcription quasi photographique. Même si elle peut séduire par sa précision aux allures académiques et sa technique sans faille, sa peinture veut d'abord montrer sa matérialité. Couches superposées en glacis successifs, accords nerveux de couleurs, éclairages caravagesques, cadrages serrés et cinématographiques... Sans oublier quelques bandes en aplats colorés, qui viennent rappeler qu'avant de peindre ses portraits ou ses natures mortes, François Bard était un artiste abstrait. Le sujet n'apparaît qu'ensuite, dans un deuxième temps. On reconnaît son visage, ceux des membres de sa famille ou d'anonymes, des clips d'œil au cinéma hollywoodien, à la politique. Tous ses personnages affichent une sorte de recueillement, sont figés entre réflexion et silence. Comme pour un memento mori, une Vanité contemporaine. Dans *Qui je suis*, par exemple, le buste de l'homme en combinaison rouge a été sacrifié au profit de la seule partie basse du corps qui est placée sur un arrière-plan gris ardoise, vert de gris et orange. Ces zones abstraites s'interpénètrent en un savant dosage d'ombres, de couleurs, de grattages, de délaboussures qui permettent aux couleurs de surgir, d'émerger, de réapparaître. Cette interrogation sur la peinture et sur la prééminence de telle ou telle couleur répond en fait à celle de cet homme sur sa vraie nature. Qui suis-je ? L'artiste a même gravé dans la masse noire qui domine le moitié droite du tableau : « Je ne sais moi-même qui je suis ». Il y a donc chez François Bard une volonté de transcrire en peinture la question essentielle de notre existence dans le monde. Solitaires, ses personnages affirment leur présence mais aussi leurs doutes et leurs silences. « Les corps qui nous livrent sont habités », écrit l'historien de l'art Cyrille Gouyette, les vêtements qui les recouvrent sont incarnés. On sent sous le tissu cette humanité qui respire, transpire et semble aux aguets. On ressent dans ces dos et ces épaules tout le fardeau d'une journée ou d'une vie ».



*Croquette jeune*, 2022, huile sur toile, 104,5 x 150 cm  
Collection Société Générale, Paris, courtesy François Bard  
*Qui je suis*, 2021, huile sur toile, 195 x 150 cm  
Collection privée, Londres, courtesy Galerie Olivier Waltman

**NICOLAS SAGE**

1988 : Naissance à Saint-Dermain-en-Lay.  
2009 : Études en génie civil à Bordeaux.  
2016 : Diplôme d'architecte à l'école de Be-xville, où il enseigne désormais. Deuxième Prix de dessin Pierre David-Weil octroyé par l'Académie des beaux-arts de Paris.  
2018 : Exposition de la Société des peintres-graveurs français à la mairie du VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris.  
2017 : Participe à l'exposition « Portraits privés, regards croisés » à la galerie Documenta 15, à Paris.  
2022 : Exposition à l'espace de la Fontaine aux pèlerins à Saint-Prix grâce à la Fondation Tajor qui lui a attribué le Prix Albert Tajor en 2021.

**Bibliographie sélective**  
Aline Poché et Renaud Faroux, Nicolas Sage. Le nuit, et un peu de jour, catalogue de l'exposition à l'espace de la Fontaine aux pèlerins à Saint-Prix, 2022.

**Nicolas Sage, effets d'ombres**

Proche de Diego Velázquez et de Jean-Baptiste Sêcheret, Nicolas Sage ne pouvait que se passionner pour les effets d'ombres du premier et pour les vues urbaines du second. Pour ses portraits, autoportraits, natures mortes ou paysages, il aime simplifier les formes jusqu'à les rendre parfois géométriques. Il les modifie par la lumière en jouant avec de forts contrastes comme dans cet étrange *Gambetta nocturne (John)* où le centre de la composition est envahi par une flaque noire, qui dissout le corps du modèle. Mystérieux et expressionniste à la manière d'un Edvard Munch contemporain. Dans ses aquarelles, fusains et monotypes décrivant Bergame, Venise ou Paris de nuit, il oppose des angles de bâtiments, des galeries, des recoins engoutis par l'ombre à des pans de murs saturés de lumière. Mystérieux et silencieux à la manière d'un De Chirico métaphysique. S'il aime citer le réalisme du maître espagnol Antonio López García, son travail s'en éloigne par ses recherches spatiales (n'oublions pas qu'il est diplômé d'architecture) et son choix des lumières tranchées, violentes, sculpturales.



*Venezia Notte II*, 2017, monotype sur papier préparé vert, 80 x 70 cm  
Courtesy Nicolas Sage et galerie Documenta 15, Paris

## Sommaire

13 | Introduction

Figurations.

Un autre art d'aujourd'hui. I

22 | Andrew Wyeth  
24 | Jacques Truphémus  
28 | Pierre Lesieur  
30 | Dado  
32 | Jean Rustin  
36 | Tibor Csernus

40 | De la figuration «élitiste»  
des années 1960 à la reconnais-  
sance par le grand public  
Entretien avec Daniel Marchesseau

42 | Avigdor Arikha  
48 | Sam Szafran  
54 | Jürg Kreienbühl  
58 | Gilles Aillaud  
62 | Raymond Mason  
64 | Leonardo Cremonini  
68 | Susanne Hay  
72 | Pierre Skira  
74 | Érik Desmazières

84 | Le paysage hollandais  
d'aujourd'hui dans la lignée  
de Seghers et Rembrandt  
Entretien avec Ger Luijten

86 | Marian Plug  
88 | Anna Metz  
92 | Siemen Dijkstra  
100 | Frans Pannekoek  
104 | Charles Donker  
108 | Astrid de La Forest  
112 | Malgorzata Paszko

114 | Le musée de l'Orangerie  
et la présence permanente de  
la figuration au xx<sup>e</sup> siècle  
Entretien avec Claire Bernardi

116 | Bernard Rancillac  
118 | Gérard Schlosser  
120 | Catherine Viollet  
124 | François Bard  
126 | Jérôme Borel  
128 | Olivier Masmonteil  
130 | Dominique Renson  
132 | Mouna Rebeiz  
134 | Youcef Korichi  
136 | Romain Bernini  
138 | Gaël Davrinche  
140 | Anahita Masoudi  
142 | Stéphane Belzère

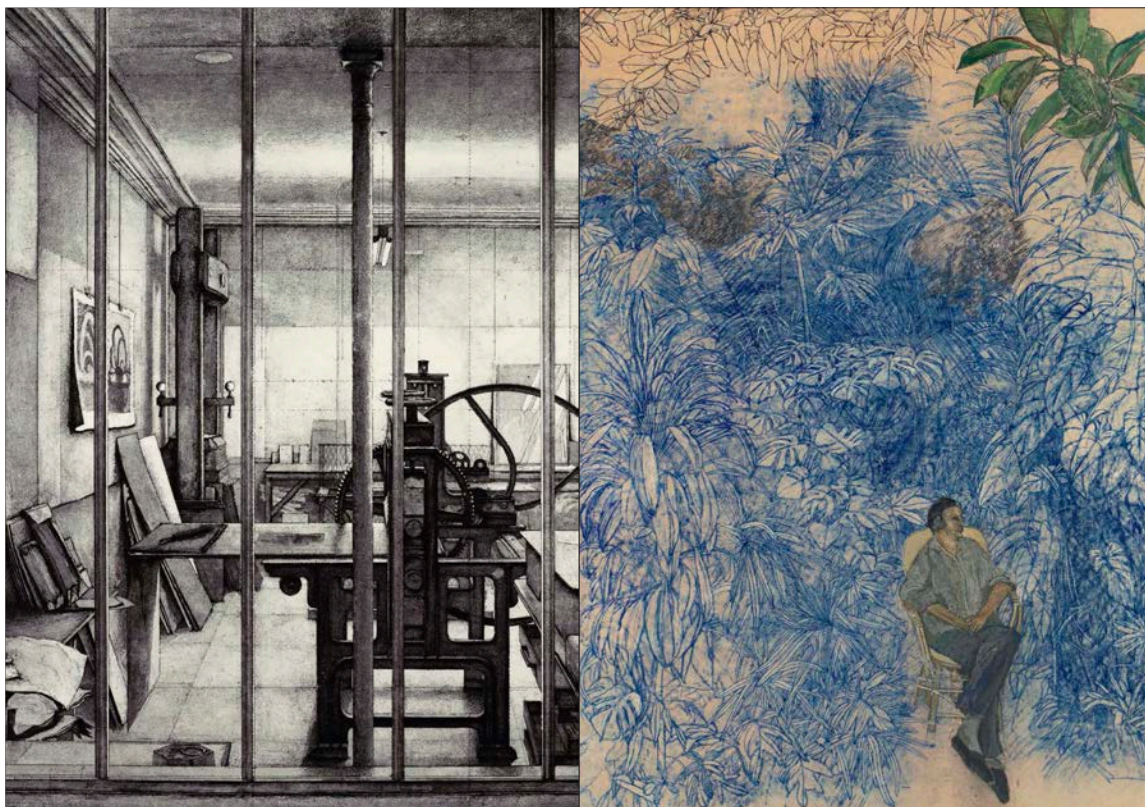
Figurations.

Un autre art d'aujourd'hui. II

148 | Nicolas Sage  
150 | Manon Pellan  
152 | Dora Jeridi  
154 | Sylvain Brugière  
156 | Odonchimeg Davaadorj  
158 | Marine Wallon  
160 | Thibaut Huchard  
162 | Bilad Hamdad  
164 | Morgan Bancon  
166 | Lucile Piketty  
168 | Vanessa Fanuele  
170 | Axel Roy

Siemen Dijkstra  
*Holtveen, velden voi Eriophorum*  
[Holtveen, champs d'Eriophorum](détail), 2010.

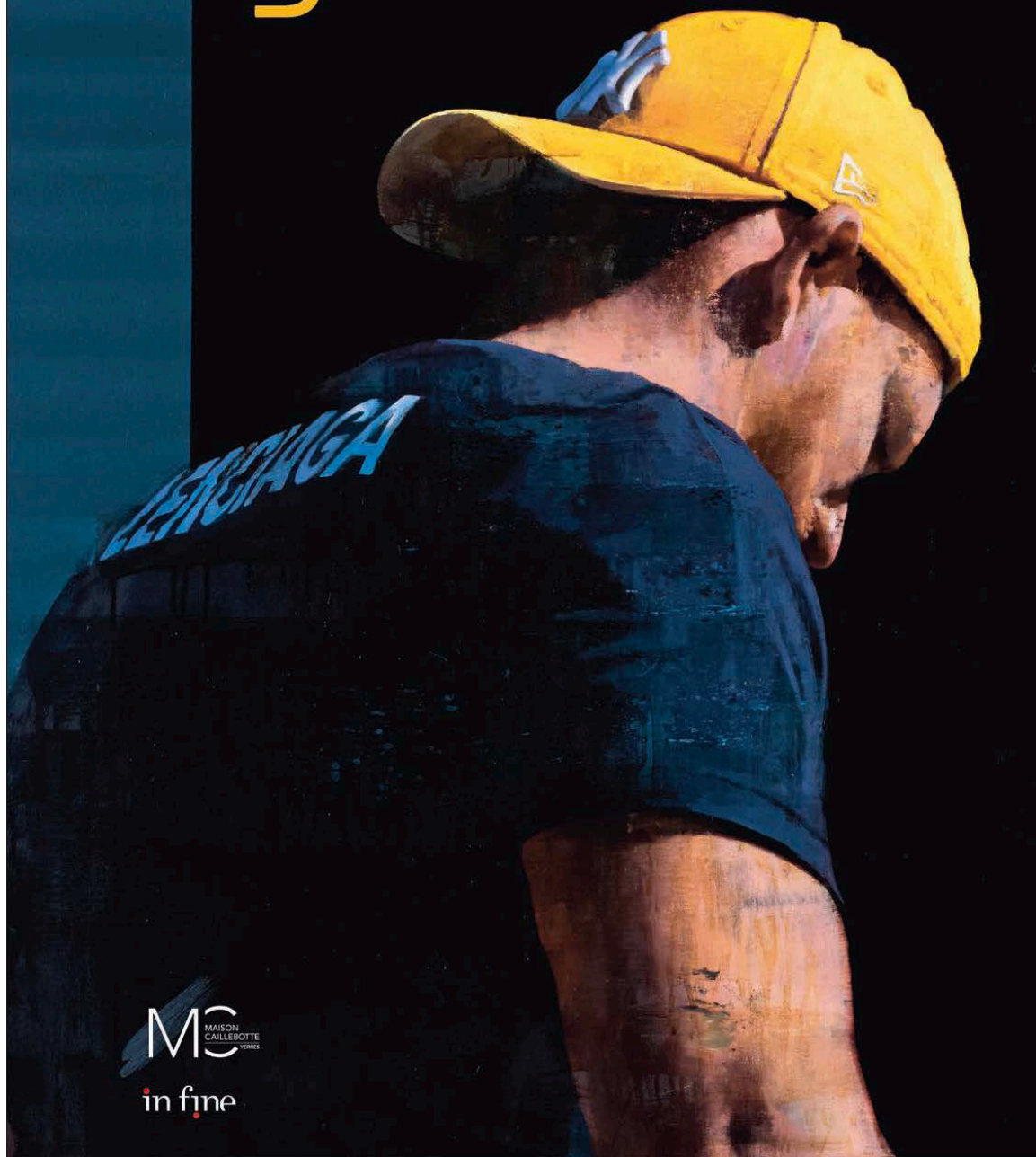






# Figurations

UN AUTRE ART D'AUJOURD'HUI



MC  
MAISON  
CAILLEBOTTE  
1985  
in fine

in fine  
ÉDITIONS D'ART

Pour toute demande de renseignements ou de service presse :

Marc-Alexis Baranes  
Directeur des éditions  
mabaranes@infine-editions.fr  
Tél. : 01 87 39 84 62  
mob. : 06 98 27 12 14

ou  
presse@infine-editions.fr  
www.infine-editions.fr